



LES AMIS DU MUSÉE DU QUAI BRANLY - JACQUES CHIRAC

En wolof, langue parlée au Sénégal, en Gambie et en Mauritanie, le terme *jokkoo* désigne le fait de se mettre en contact, et évoque l'idée de relier une chose à une autre.

# Jokkoo

#28 ★ avril - juin 2017 ★



LIONEL ZINSOU  
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES  
AMIS DU MUSÉE DU QUAI BRANLY

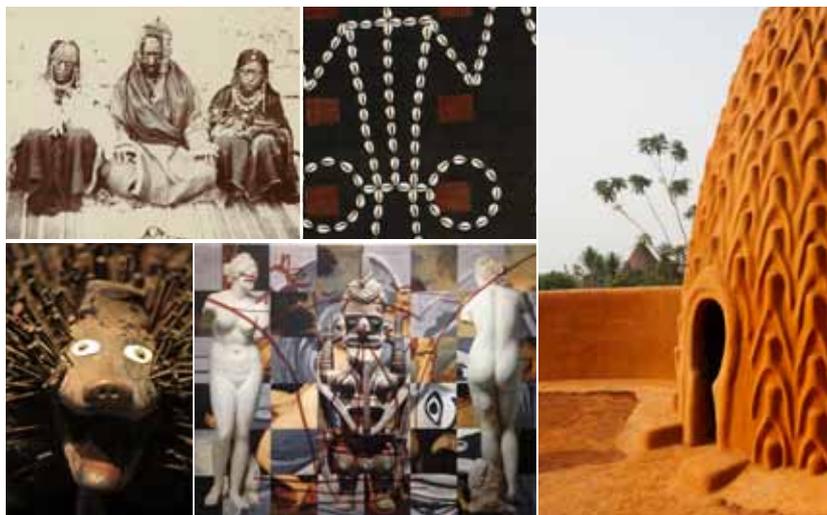
Ce 28<sup>ème</sup> numéro de Jokkoo rend hommage Jean Paul Barbier-Mueller, immense collectionneur qui nous a quitté en décembre dernier. Sa formidable passion pour les arts lointains a conduit cette personnalité hors du commun à constituer l'une des plus belles et riches collections d'arts « non occidentaux ». Le musée du quai Branly - Jacques Chirac abrite de nombreuses œuvres lui ayant appartenu. Hélène Joubert, Constance de Monbrison et Daria Cevoli reviennent sur trois de ces ensembles majeurs : les 200 œuvres du Nigeria acquises par l'État français à la fin des années 1990 ; l'ensemble de Sumatra, constitué avec passion par Jean Paul Barbier-Mueller et qui fit en 2001 à la fois l'objet d'un achat et d'un don ; et enfin la magnifique collection du Nagaland donnée la même année.

Jokkoo explore les techniques majeures de datation de l'œuvre d'art utilisées par le musée pour ses collections : dendrochronologie, Carbone 14 et thermoluminescence. Christophe Moulherat, chargé d'analyse au musée, et Catherine Lavier, ingénieure de recherche au CNRS, nous guident au travers des principales caractéristiques et champs d'application de chacune de ces méthodes.

En 2000, les arts dits « primitifs » faisaient leur entrée dans le plus grand musée du monde. Aurélien Gaborit revient sur l'histoire, la vocation et les coulisses du Pavillon des Sessions du Louvre qui abrite une centaine d'œuvres majeures issues des collections du musée du quai Branly - Jacques Chirac.

Dès sa création en 2009, le Cercle Lévi-Strauss s'est engagé en faveur de la recherche. Chaque année, le Cercle finance les travaux d'un jeune chercheur. Noëlle Counord, lauréate 2016 de la bourse d'étude et de documentation du Cercle Lévi-Strauss revient pour nous sur l'important corpus de photographies relatifs aux expéditions de Philip Henry Egerton et de Samuel Bourne dans l'ouest himalayen.

## ★ Sommaire



- ★ **Hommage à Jean Paul Barbier-Mueller : Nigeria, Sumatra et Nagaland au musée**..... p.2
- ★ **Les techniques de datation de l'œuvre d'art**..... p.7
- ★ **Le Pavillon des Sessions du musée du Louvre**..... p.13
- ★ **Noëlle Counord, entre photographie et diplomatie**..... p.20
- ★ **L'agenda**..... p.23
- ★ **Ils nous soutiennent**..... p.24

# ★ Hommage à Jean Paul Barbier-Mueller : Nigeria, Sumatra et Nagaland au musée.

En décembre dernier, le monde des arts dit « primitifs » a perdu l'une de ses plus grandes figures, Jean Paul Barbier-Mueller. Les œuvres issues de sa collection – ou de la collection du musée Barbier-Mueller de Genève – constituent un apport important au musée du quai Branly - Jacques Chirac. Hélène Joubert, Constance de Monbrison et Daria Cevoli rendent un hommage à ce formidable collectionneur en évoquant les ensembles du Nigeria, de Sumatra ou de Nagaland. Voyage aux pays des chefs-d'œuvre.

## **Le Nigeria au musée du quai Branly - Jacques Chirac : l'apport essentiel de la collection Barbier-Mueller.**

Lorsque l'État français a acquis en 1996 et 1997 l'important ensemble de plus de deux cents objets représentant le Nigeria, ancienne colonie britannique, issu des collections du Musée Barbier-Mueller, les arts de cette vaste région d'Afrique de l'Ouest entre Bénin, Niger, Tchad et Cameroun, étaient sous-représentés dans les collections nationales, et certaines régions du Nigeria presque totalement absentes. À travers les pièces majeures de l'ancienne Ifé datée XII-XV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., (73.1996.1.4) ou les « bronzes » (73.1997.4.1 ; 73.1997.4.3 ; 73.1997.14.1) du royaume de Bénin datés du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., la monumentale maternité urhobo (73.1996.1.102) datée de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle aujourd'hui au Pavillon des Sessions du Louvre, cette acquisition onéreuse a permis de faire figurer quelques moments parmi les plus prestigieux de l'histoire des royaumes et cultures d'Afrique. Portant son attention, initiée par celle de Josef Mueller, sur des ensembles originaux, liés notamment aux cultes et croyances yoruba avec un échantillonnage intéressant d'objets des cultes d'Osanyin, Ogun, Shango, Ifa, Eshu, Obatala, aux mascarades d'esprits de l'eau de la région du delta du Niger (73.1997.4.31), aux masques recouverts de peau de la Cross-River (73.1996.1.18) ou celles, longtemps très méconnues de la Bénoué (73.1996.1.75), le regard de Jean Paul Barbier-Mueller fut étroitement lié à l'arrivée sur le marché de l'art au

début des années soixante-dix de formes d'art nouvelles aux yeux d'amateurs originaux, aventureux et réceptifs.

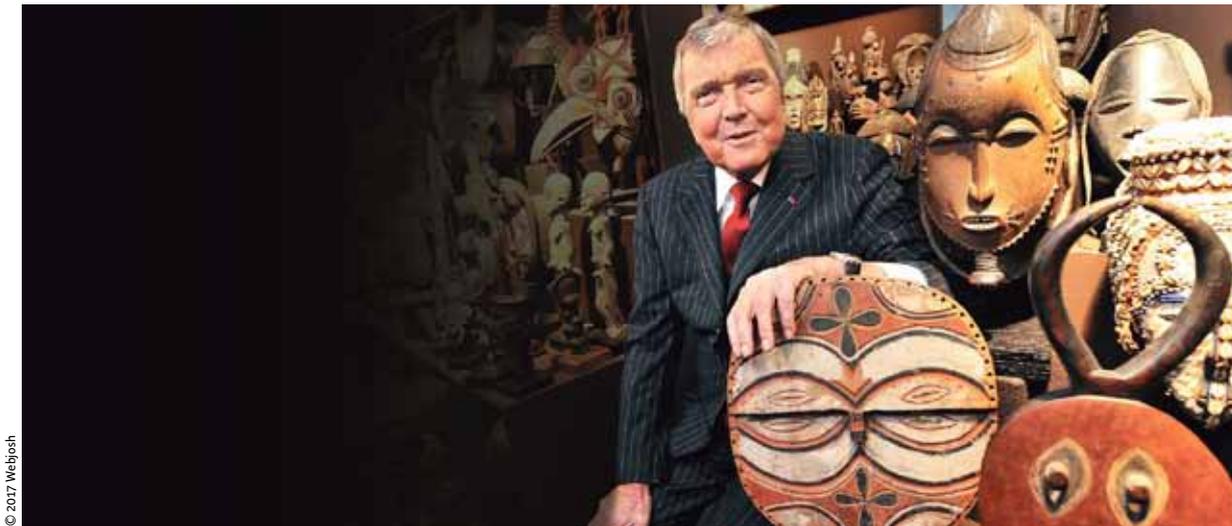
À côté des œuvres de référence connues de longue date, tout un champ de formes, jusqu'ici peu accessibles et documentées, sont apparues chez les marchands renouvelant le goût des passionnés. Le projet de collection nigérienne s'est alors accompagné, comme les autres ensembles de la collection Barbier-Mueller, d'un désir de savoir et d'enrichissement documentaire qui a fait appel aux meilleurs connaisseurs de terrain de l'époque dans la perspective de la publication d'une « somme » en deux tomes sur le sujet qui finalement, avec la cession de la majeure partie de la collection, a été plus modestement réalisée par la Réunion des Musées nationaux à travers un catalogue qui a accompagné une exposition.

Parmi les œuvres remarquables à différents titres exposées aujourd'hui dans les salles permanentes, on relève la paire de poteaux yoruba attribués à Oshamuko datés de 1920-1930 (73.1997.4.63. et 64), la statue magique mambila (73.1996.1.88), la statue jukun à l'épaisse patine croûteuse (73.1993.4.39), le cimier igbo surmontée d'une belle figure féminine (73.1996.1.43) ou encore l'élégante pipe mumuye anthropomorphe (73.1997.4.51), pour ne citer que quelques-uns des chefs-d'œuvre de cette collection exceptionnelle.

**Hélène Joubert**  
**Conservateur en chef**

**Responsable de l'Unité patrimoniale des collections Afrique**

<sup>1</sup> Art du Nigeria, musée national des arts d'Afrique et d'Océanie, éd. RMN, 1997.



© 2017 Webjosh

Jean Paul Barbier-Mueller.

**Autour de Jean Paul Barbier-Mueller : les œuvres de Sumatra sur le plateau des collections permanentes.**

Jean Paul Barbier-Mueller aimait les objets. Il aurait pu n'acquérir que des chefs-d'œuvre, mais sa curiosité en décida autrement et le guida vers la constitution d'ensembles où objets témoins voisinent avec objets remarquables. La collection des arts de Sumatra est principalement centrée sur la production artistique des différents groupes Batak qui vivent à proximité du lac Toba. Objets de la vie rituelle, de la vie domestique, éléments d'architecture, textiles, parures, l'ensemble permet une compréhension fine de ces groupes et de ce qui les différencie.

En 2001, l'État français décide d'acquérir la totalité de la collection Insulinde du musée Barbier-Mueller<sup>1</sup>. C'est sans doute celle que Jean Paul Barbier-Mueller constitua avec le plus de passion. Ses voyages au nord de Sumatra furent l'un des moments forts de sa vie de collectionneur-voyageur. Son intérêt anthropologique trouva son terrain

d'élection chez les Batak, où à partir de 1974, avec l'aide d'Anthony Pardede qui fut « ses yeux et ses oreilles, son ami et son guide », il mena un travail minutieux d'enquête de terrain sur un groupe non encore étudié, les Kalasan<sup>2</sup>. Durant trente ans Jean Paul Barbier-Mueller rassembla avec acuité et discernement une splendide collection d'art batak, aujourd'hui abritée dans les murs du musée du quai Branly - Jacques Chirac. En 2008, l'exposition « Au nord de Sumatra, les Batak » révélait au public la complexité de cette culture et l'étrange beauté de ses objets empreints tout à la fois d'animisme, d'hindouisme et de bouddhisme. De cette grande collection, le musée choisit de présenter les sculptures lithiques qui ont partie liée au culte des ancêtres chez les groupes Batak Pakpak Simsim et Toba, rarement montrées. Certains détails, comme la petite tête de *kala-makara* sise à la base de la trompe du quadrupède sur lequel est assis un grand cavalier aux jambes repliées sur les flancs de la bête, rappellent celles présentes dans les temples javanais des VIII<sup>e</sup> – IX<sup>e</sup> siècles. Effigies d'ancêtres,

<sup>1</sup> L'achat compte 424 objets. Il faut y ajouter le don de 418 objets parmi lesquels 312 parures et 106 textiles.

<sup>2</sup> Barbier-Mueller JP, Les Batak Kalasan, Genève, Fondation Culturelle Musée Barbier-Mueller (2011).



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Patrick Griès

© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Thierry Ollivier et Hughes Dubois

À gauche : poteau de veranda yoruba (n° 73.1997.4.63). Au centre : tête anthropomorphe ifé (n°73.1996.1.4). À droite : pipe mumuye (n° 73.1997.4.51).



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Thierry Ollivier, Michel Urtado

À droite et à gauche : dossier de siège d'honneur (n° 70.2001.27.316.1.5).

cavaliers-sentinelles disséminés dans la nature, ils veillent sur les urnes de pierre placées devant eux.

Plus rares sont les sculptures du sud de Sumatra. Dans la région Lampung chez les populations Abung, la culture du poivre favorisa la prospérité de la noblesse terrienne qui, lors des fêtes de prestige pour l'obtention d'un nouveau nom honorifique, rivalisaient sur l'art oratoire, les performances musicales et la danse. Ces fêtes démarraient par des processions où le chef, assis sur son siège d'honneur *sesako*, s'adossait au *pepadon*. Sculpté en ajours, le dossier est animé d'un arbre de vie à l'allure serpentine qui accueille une fleur éclose au niveau du cinquième chakra<sup>3</sup>, celui de la communication, de la parole créative, juste et droite. De cette fleur s'échappe des ondes vibratoires incisées dans le bois et qui s'achèvent en mouvement de vagues sur la partie haute encadrant un visage impassible. Sur chaque branche de l'arbre de vie, un coq symbolise l'abondance et le courage. Ce dossier *pepadon* est exemplaire de la politique d'achat

de Jean Paul Barbier-Mueller qui acquit cette pièce chez Jeff Holmgren à New York. A elle seule, elle est une page illustrée de l'histoire du sud de Sumatra qui vit s'épanouir entre le VII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle le royaume bouddhiste de Srivijaya.

À ces objets remarquables s'ajoute le don des parures et des textiles de l'Insulinde qui dote le musée d'un exceptionnel ensemble qui permet la mise en lumière, à travers une lecture iconographique, des spécificités formelles propres à chaque île.

**Constance de Monbrison**  
**Responsable de collections Insulinde**

**Voyage au Nagaland : un don exceptionnel de Jean Paul Barbier-Mueller au musée du quai Branly - Jacques Chirac.**

Le musée du quai Branly – Jacques Chirac conserve dans ses collections un petit ensemble d'objets naga donné en 2001 par Jean Paul Barbier-Mueller en complément d'une riche collection d'objets d'Insulinde, témoignage de sa passion pour les cultures austronésiennes. Les Naga, population tibéto-birmane composée de divers groupes ethniques vivant dans les régions montagneuses

<sup>3</sup> Le mot chakra vient du sanskrit et désigne des points de jonction d'énergie. Le corps humain est traversé de sept chakras principaux qui auraient une influence sur l'esprit et de très nombreux chakras secondaires.



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Nicolas Borel

Vitrine de la zone Afrique, plateau des collections.



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Patrick Giras, Bruno Descoings

© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Claude Germain

À gauche : sommet de bâton de magicien (70.2001.27.391). À droite : vitrine de la zone Océanie, plateau des collections.

à la frontière de l'Assam et de la Birmanie, ont pendant longtemps attiré l'intérêt des collectionneurs passionnés d'objets lointains de par les nombreuses affinités de mœurs avec les sociétés indonésiennes et océaniques.

Au cœur de ces affinités, la chasse aux têtes, qui, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, demeurait une pratique rituelle structurante tout à fait centrale au sein de la société naga. La chasse aux têtes était étroitement liée au concept de fertilité. Un guerrier qui s'emparait d'une tête ou qui « faisait couler le sang » se révélait investi par une force vitale, qui, lors de grand festins collectifs, s'étendait sur toute la communauté, se traduisant en bonne santé, riches récoltes et prospérité. Les guerriers dont la puissance fertile s'était ainsi manifestée étaient autorisés à porter des parures et des vêtements qui signifiaient leurs exploits et symbolisaient leur statut particulier au sein de la société. Ce droit pouvait s'étendre à leur femme, qui arborait alors de riches colliers multicolores en perles de verre, des boucles d'oreilles géométriques ou encore de fines ceintures multi-rangs agrémentées de cuivre. Ces accessoires faits de matériaux rares comme l'ivoire, le métal, le

cristal et les perles de verre ou de céramique étaient essentiellement des signes de grande richesse et constituaient des trésors précieux, transmis en héritage. En revanche les matériaux comme les dents, les serres, les os, les poils ou cheveux et les carnis étaient eux, considérés comme intrinsèquement puissants et leur usage était réservé aux hommes dont ils signifiaient - et implémentaient - la force vitale. Les parures naga constituent un ensemble important au sein de la collection appartenue à Jean Paul Barbier-Mueller. Elles s'accompagnent de divers accessoires emblématiques du statut de guerrier comme les étuis à *dao* aux décors incisés à motifs anthropomorphes, les châles historiés, et les impressionnantes hottes pour la chasse aux têtes, recouvertes de crânes, défenses et perles colorées.

La vie sociale et cérémonielle au sein des villages naga s'organisait autour des *morung*, des structures analogues pour certains aspects aux maisons des hommes des cultures mélanésiennes, mais destinées à être la résidence communautaire des jeunes gens pas encore en âge de se marier. Les *morung* étaient des



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Thierry Ollivier, Michel Urtado

© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Claude Germain

À gauche : collier de femme (n°70.2001.27.46). Au centre et à droite : ceinture de guerrier, porté sur les fesses avec étui de hachette *dao* (n°70.2001.27.22).

## ★ Hommage à Jean Paul Barbier-Mueller



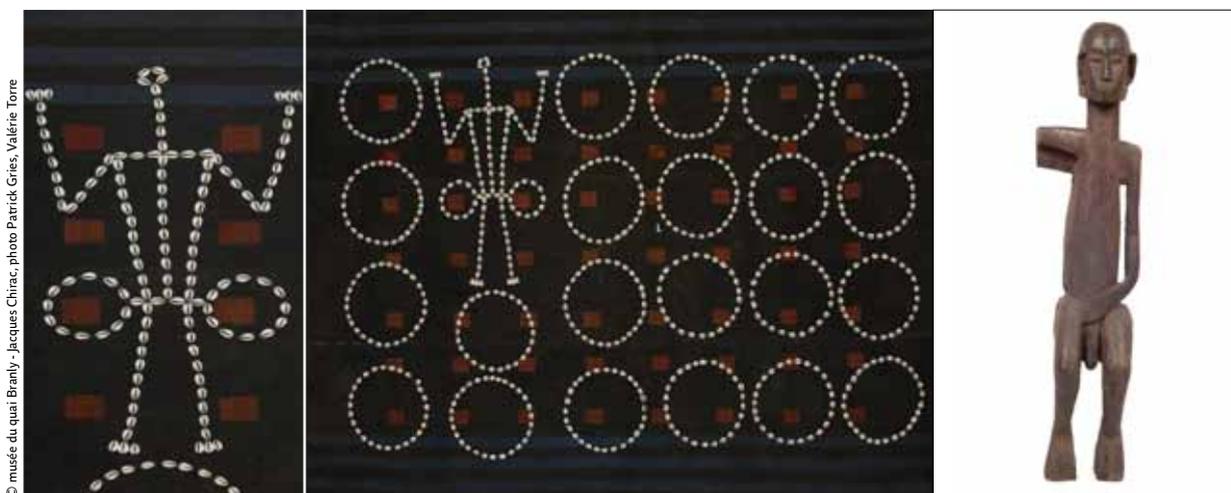
Vitrine de la zone Asie, le plateau des collections.

dortoirs communs, des lieux de réunion, de réceptions officielles et surtout, des lieux d'échange et de transmission du savoir. L'architecture de ces édifices, situés au centre du village, était particulièrement élaborée et le décor était agrémenté de sculptures et de crânes et cornes de *mithan* (buffle rituel). Les sculptures les plus courantes conservées dans les *morung* étaient des effigies commémoratives de grands guerriers ou des représentations du couple mythique d'ancêtres claniques. L'iconographie de ces œuvres se caractérisait toujours par un rendu assez fruste des corps, débités dans le bois avec le *dao* (couteau/hache traditionnel) et une attention accrue portée à la tête des personnages, souvent ornée de parures. Toute image du couple mythique était toujours réalisée dans un même bloc de bois, duquel émergeaient les deux personnages côte à côte, unis par le bras, dans une continuité sculpturale formelle tout à fait signifiante.

A partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, de par l'activité missionnaire chrétienne parmi les Naga et l'emprise du pouvoir central sur le territoire des Naga Hills, l'imposition de valeurs et de styles de vie occidentaux détermina un effondrement des structures sociales

traditionnelles et, par là, de la culture matérielle. Les accessoires tombèrent progressivement en désuétude et souvent ils furent donnés ou vendus, intégrant ainsi quelques-unes des plus belles collections ethnographiques, richement documentées, conservées dans les musées occidentaux. Dans les années 1970, avec la fin des rébellions séparatistes, l'accessibilité de la région se traduisit par une nouvelle vague de destruction du patrimoine local lors de laquelle arrivèrent sur le marché des antiquaires un grand nombre d'œuvres provenant de dépouillements des *morung*. L'intérêt commercial pour ces biens méconnus détermina trop souvent une altération des caractéristiques structurelles des œuvres recueillies, amputées, dépouillées ou démembrées au gré des aléas du marché. Ce patrimoine culturel disparate, réuni au fil du temps au sein de diverses collections publiques, constitue aujourd'hui pour les conservateurs un défi inédit, un jeu de piste formel, un voyage dans l'histoire sur les traces d'un passé mutilé à reconstituer.

**Daria CEVOLI**  
Responsable de collections Asie



À gauche et au centre : jupe drapée d'homme (n° 70.2001.27.68). À droite : statuette anthropomorphe (n°70.2001.27.64)

# ★ Les techniques de datation de l'œuvre d'art

Les méthodes de datation constituent un domaine d'expertise technique aux enjeux scientifiques, historiques, et parfois économiques, complexes. Nous rappellerons ici les principales caractéristiques méthodologiques et les champs d'application des trois grandes méthodes de datation utilisées par le musée du quai Branly - Jacques Chirac pour ses collections. Christophe Moulherat, chargé d'analyse au musée, et Catherine Lavier, Ingénieure de Recherche au CNRS, nous guident sur le chemin de la datation au Carbone 14, de la dendrochronologie et de la thermoluminescence.

## DENDROCHRONOLOGIE

**MATÉRIAUX CONCERNÉS :** LE BOIS

**CHAMPS D'APPLICATION :** PERMET DE DATER DES OBJETS EN BOIS (EX : SCULPTURE, RETABLE, MOBILIER, ÉLÉMENTS DE BÂTI EN BOIS, ETC.)

**PÉRIODES TEMPORELLES CONCERNÉES :** DU PRÉSENT À 11 000 BP.

**NIVEAU DE PRÉCISION :** POSSIBILITÉ DE DATER L'ANNÉE VOIRE LA SAISON DE L'ANNÉE D'ABATTAGE.

**AVANTAGE :** PERMET D'OBTENIR UNE DATATION DE L'ARBRE ET AINSI DE L'ANNÉE DE SON ABATTAGE.

**INCONVÉNIENTS :** CETTE SCIENCE NE S'APPLIQUE QU'À CERTAINES ESSENCES DE BOIS COMME LE CHÊNE ET CERTAINS RÉSINEUX.

**LIMITE DE LA MÉTHODE :** CETTE MÉTHODE NE PEUT ÊTRE UTILISÉE QUE DANS LES RÉGIONS TEMPÉRÉES (COMME LES CONTINENTS AMÉRICAIN ET

EUROPÉEN), DONT LES ESSENCES D'ARBRES MARQUENT NETTEMENT LES ANNÉES ET LES SAISONS.

La dendrochronologie permet de dater les objets ou des vestiges en bois. Elle est basée sur l'analyse des fluctuations de la croissance des arbres, en exploitant la capacité qu'ont les arbres à enregistrer une grande quantité d'informations dans leurs cernes annuels de croissance. Bien que très précis, ce système fonctionne sous des conditions très particulières.

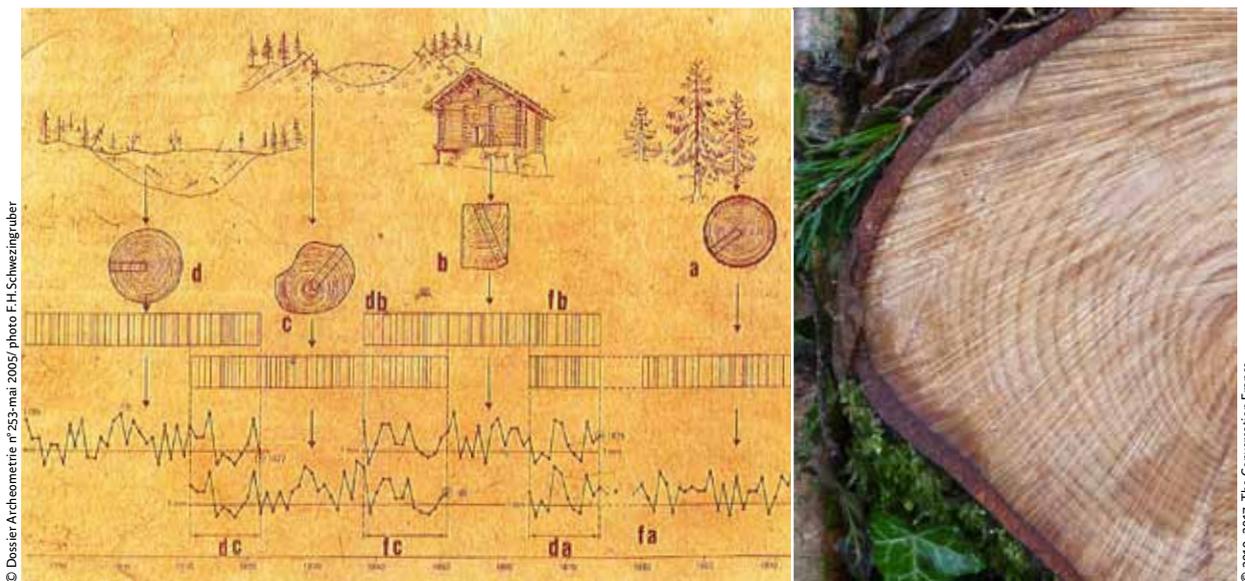
Le climat, l'intervention de l'homme ou la nature des sols influent sur les données stockées par la matière bois rendant l'étude dendrochronologique très complexe. Notons que le paramètre climatique reste néanmoins un des plus influents. Les cercles de croissances des arbres sont de taille



© musée du quai Branly - Jacques Chirac

© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Françoise Huguièr

À gauche : Christophe Moulherat. À droite : les réserves du musée du quai Branly - Jacques Chirac.



© Dossier Archéométrie n° 253-mai 2005/ photo F.H.Schweizingruber

© 2010-2017, The Conversation France

À gauche : principe de la dendrochronologie. À droite : cernes de bois.

différente car ils réagissent aux variations des saisons qui sont plus ou moins favorables à leur développement. C'est la comparaison entre différentes séries d'arbres de la même région qui permettra de déterminer une chronologie. Cela constitue un « étalon-référence ».

Cette méthode vient en complément d'une étude complète du bois et de l'objet qu'il compose afin de permettre une meilleure interprétation des dates. En effet, certains bois sont plus ou moins sensibles aux variations climatiques. Dans certaines régions du monde comme dans les climats tropicaux, le manque de saisons différenciées ne permet pas la formation de cernes annuels visibles. Cela rend la datation par dendrochronologie impossible.

Cette méthode est plus efficace lorsqu'il y a une concentration importante d'arbres sur une longue période. *Sequoia Park* aux États-Unis est par exemple un milieu très favorable à ce type d'étude. Enfin, il est important de noter que cette méthode donne la date de la mort de l'arbre, et non l'époque du travail du bois.

## THERMOLUMINESCENCE

**MATÉRIAUX CONCERNÉS :** LES MINÉRAUX ANCIENNEMENT CHAUFFÉS.

**CHAMPS D'APPLICATION :** LA DATATION PAR TL S'APPLIQUE EN ARCHÉOLOGIE À DES MATÉRIAUX TELS QUE LES POTERIES, TERRES CUITES, NOYAUX EN TERRE DANS LES SCULPTURES, PIERRES OU SILEX BRÛLÉS OU CHAUFFÉS OU DES ROCHES D'ORIGINE VOLCANIQUE (LAVES).

**PÉRIODES TEMPORELLES CONCERNÉES :** - 100 ANS À 800 000 ANS .

**NIVEAU DE PRÉCISION :** CETTE MÉTHODE NOUS DONNE DES DATES ALLANT DE L'ACTUEL À 200 000, VOIRE PLUS DE 500 000 ANS, AVEC UNE PRÉCISION DE L'ORDRE DE 4 À 5% ( $\pm 100$  ANS AU DÉBUT DE NOTRE ÈRE).

**AVANTAGE :** LA THERMOLUMINESCENCE PEUT PRENDRE LE RELAI DU C14 POUR LA DATATION DES OBJETS ARCHÉOLOGIQUES POSTÉRIEURS À 100 000 ANS BIEN QU'ELLE NE SOIT PAS UTILISÉE POUR LES MÊMES MATIÈRES.

**INCONVÉNIENTS :** SA FIABILITÉ DÉPEND DES CONDITIONS DE LA PRISE DE L'ÉCHANTILLON DANS LE CONTEXTE ARCHÉOLOGIQUE.

**LIMITE DE LA MÉTHODE TL :** AUCUNE DATATION PAR THERMOLUMINESCENCE



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Nicolas Borel

© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Claude Germain

À gauche et à droite : chantier des collections, 2002.



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Claude Germain

© musée du quai Branly - Jacques Chirac

À gauche : statuette anthropomorphe (n°71.1949.3.843). Au centre : statuette d'hippopotame en terre cuite (n°71.1938.53.1745). À droite : prélèvement de matière sur une stèle en terre cuite par la société Re.S.Artes.

NE PEUT S'AFFRANCHIR DE L'ANALYSE DE LA RADIOACTIVITÉ DU MILIEU D'ENFOUISSEMENT IMMÉDIAT DES OBJETS À DATER, DANS TOUS LES CAS AU LABORATOIRE ET SI POSSIBLE SUR LE TERRAIN. DANS LE CAS CONTRAIRE, ON PARLERA DE TEST D'ANCIENNETÉ.

Bien moins utilisée que la datation carbone 14, la thermoluminescence est employée dans le domaine de l'archéologie pour son niveau de précision important, entre 5 et 15 % d'incertitude. Très difficile à mettre en œuvre, elle peut être exploitée pour dater de l'argile cuite (céramique, poterie) ou des objets en pierre brûlée (silex). Ces matériaux possèdent la capacité de piéger des électrons dans ce que l'on appelle des « centres pièges », lorsqu'ils sont soumis à une grande source de chaleur. Contrairement à la datation au C14, ce n'est pas la perte d'énergie que ce système mesure, mais l'accumulation de charge qui s'accroît au fur et à mesure de son irradiation. Elle consiste donc à évaluer la quantité d'énergie concentrée dans la structure de l'objet, dans les centres pièges. Pour cela, on chauffe à 500°C

les cristaux irradiés ce qui permet de libérer les électrons piégés. Ce processus s'accompagne de l'émission de photons lumineux d'où son appellation : thermoluminescence. Notons qu'il est nécessaire pour cette méthode obtenir un second échantillon correspondant au milieu d'origine de l'objet à analyser. Cela permet aux spécialistes d'adapter leurs résultats aux taux d'irradiation qu'a subit l'objet dans son environnement source. Une matière issue d'un contexte inconnu ne pourra pas être datée précisément.

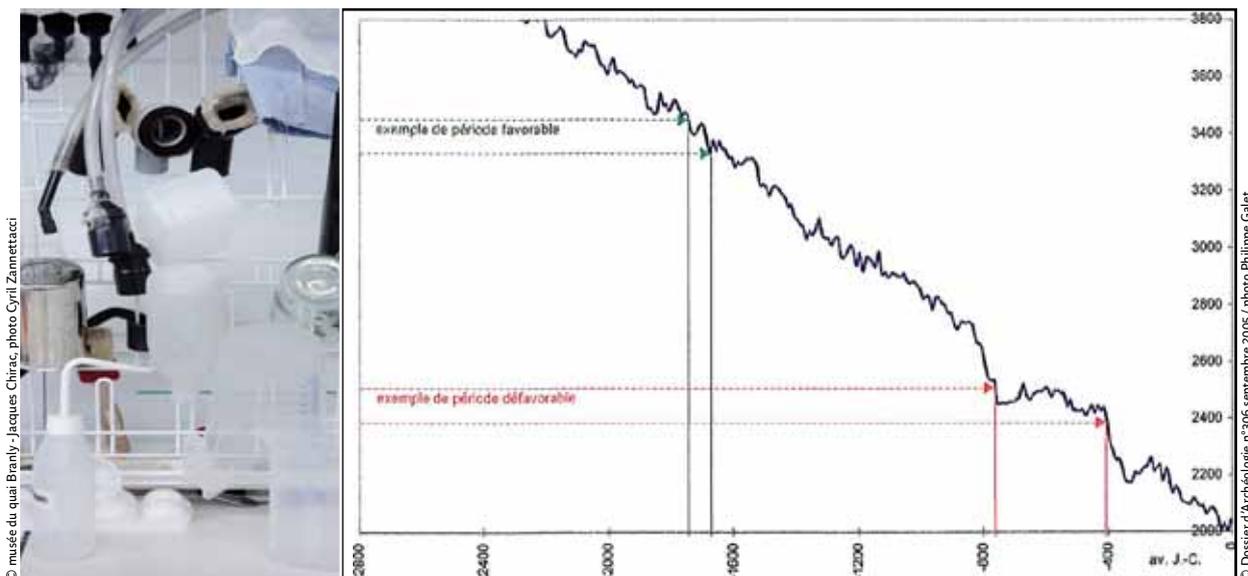
Bien que contraignante, cette méthode de datation a permis de faire de véritables découvertes. En effet, l'étude d'un ensemble de terres cuites Sao soumis à cette technique, révèle que ces pièces se succèdent chronologiquement de manière continue du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère au XV<sup>e</sup> siècle de notre ère. Cet espace temporel apparaît significativement plus étendu et précis que le cadre chronologique habituellement admis pour la culture sao (IX<sup>e</sup> – XVI<sup>e</sup> siècle AD). Deux de ces pièces sont visibles au sein de l'exposition « L'Afrique des Routes » : une statuette anthropomorphe et une statuette d'hippopotame.



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Cyril Zannettacci

Analyse dans l'atelier de restauration, septembre 2012.

## ★ Les coulisses du musée



À gauche : atelier de restauration. À droite : courbe de calibrage 1998 entre 0 et 2000 av. J.-C., période favorable et défavorable.

### CARBONE 14

**MATÉRIAUX CONCERNÉS :** MATIÈRES ORGANIQUES (BOIS, CHARBONS DE BOIS, RÉSIDUS VÉGÉTAUX OU ANIMAUX, CUIR, TEXTILES, PAPIER, COQUILLAGES, OSSEMENTS, OS BRÛLÉS, IVOIRE, DENTS, ETC.).

**CHAMPS D'APPLICATION :** TOUS LES CHAMPS DE L'ARCHÉOLOGIE ET DE L'ETHNOGRAPHIE.

**PÉRIODES TEMPORELLES CONCERNÉES :** DE - 100 À - 50 000 ANS.

**NIVEAU DE PRÉCISION :** DÉPEND DES MATÉRIAUX, AU MIEUX À 50 ANS PRÈS, AU PLUS LARGE À QUELQUES MILLIERS D'ANNÉES EN FONCTION DE L'ÂGE DE L'ÉCHANTILLON.

**AVANTAGE :** NÉCESSITE QUELQUES MILLIGRAMMES DE MATIÈRE.

**INCONVÉNIENTS :** LA MÉTHODE NE PEUT S'APPLIQUER QU'À DES OBJETS AYANT CONTENU DE LA MATIÈRE ORGANIQUE : VÉGÉTAUX, OSSEMENTS, TERRES CUITES, ETC. LA TENEUR EN C14 EST D'AUTANT PLUS FAIBLE QUE L'OBJET À DATER EST VIEUX.

**LIMITE DE LA MÉTHODE :** LA NÉCESSAIRE CALIBRATION DES DATES C14. ON CONSTATE APRÈS DATATION UN RAJEUNISSEMENT SYSTÉMATIQUE PAR LE C14 D'ÉCHANTILLONS BIEN DATÉS PAR AILLEURS (GRÂCE À UN CALENDRIER PAR EXEMPLE, OU À LA DENDROCHRONOLOGIE). IL EST

NÉCESSAIRE DE CORRIGER LES DATES OBTENUES : C'EST LA CALIBRATION. ON S'APPUIE POUR CELA SUR LA DENDROCHRONOLOGIE, QUI PERMET D'AVOIR DES DATES CALIBRÉES JUSQU'À 11 000 BP.

Dès sa découverte en 1930 par les physiciens nucléaires, la méthode de datation au carbone 14 ou radiocarbone a suscité un très grand intérêt auprès des acteurs du monde de l'archéologie. Aujourd'hui bien établie et reconnue dans la sphère scientifique, elle s'applique aussi bien en archéologie, en histoire de l'art qu'en géologie ou en paléobotanique. Depuis les premières grandes datations telles celles mises en œuvre pour la grotte de Lascaux ou l'abri Pataud, le perfectionnement de la technique a permis d'étendre son champ d'application de l'Antiquité au Moyen-Âge, jusqu'aux périodes actuelles.

Toute matière vivante en interaction avec l'atmosphère fixe du carbone dans son organisme dont une petite proportion de C14, élément radioactif naturel. Ce phénomène se produit tout au long de la vie de l'organisme, animal ou végétal. À la mort de ce dernier, la



À gauche : cimier de masque *mbanchong* en forme de serpent (n° 71.1989.49.1). À droite : séance de prélèvement avec Catherine Lavier au Pavillon des Sessions du musée du Louvre.



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Françoise Hugquier

À gauche et à droite : chantier des collections, 2002.

fixation du carbone s'interrompt et le taux de carbone 14 commence à diminuer de manière progressive. Cette diminution est connue par la courbe de décroissance de la radioactivité C14.

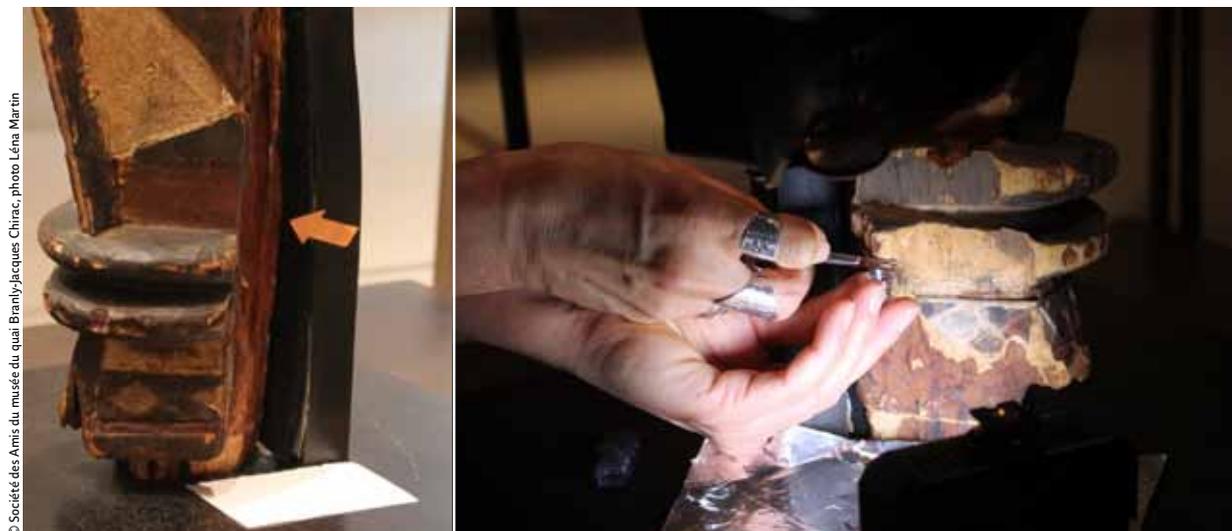
La datation consiste donc à mesurer le taux résiduel de C14. On détermine ainsi le temps écoulé depuis la mort de l'organisme. Le résultat doit ensuite être converti en date calendaire (avant/après Jésus Christ) en tenant compte d'une marge d'incertitude. On obtient alors un intervalle de temps plus ou moins étendu suivant la précision de la mesure : c'est le calibrage. Cette courbe dite « courbe de calibration », met en évidence des périodes favorables et défavorables. Elles correspondent à des sections qui donnent des intervalles plus ou moins longs. Ces graphiques révèlent par exemple des « plateaux » entre les années 1615 après Jésus-Christ et le début du <sup>xx</sup>e siècle rendant ces intervalles de datations difficiles à réduire.

Cette datation peut être effectuée sur de nombreux types d'échantillons puisqu'elle concerne tous les organismes vivants. Nous pouvons ainsi citer le bois, les

ossements humains, les résines naturelles, les graines ou encore les dépôts carbonisés. On note que le C14 doit avoir imprégné la matière de manière naturelle au contact du gaz carbonique de l'atmosphère. Cette condition exclue par exemple les mortiers de chaux pour lesquels l'intervention de l'homme biaise la proportion de carbone.

Si cette méthode peut paraître simple d'application, elle cache de véritables complexités qui biaisent souvent l'expertise du non-initié. En effet, son procédé technique, et notamment le prélèvement de l'échantillon, répond à un protocole spécifique et doit être effectué par un professionnel qualifié aux compétences très pointues. Le musée du quai Branly - Jacques Chirac fait appel à des laboratoires extérieurs, publics ou privés, afin de réaliser ses prélèvements.

À l'occasion de la datation d'un cimier de masque serpent exposé au Pavillon des Sessions au musée du Louvre, nous avons eu l'occasion d'observer ce processus, accompagné par deux spécialistes : Catherine Lavier, chargée de prélever l'échantillon à analyser, et Victoria Asensi,



© Société des Amis du musée du quai Branly-Jacques Chirac, photo Léna Martin

À gauche et à droite : séance de prélèvement avec Catherine Lavier au Pavillon des Sessions du musée du Louvre.



© musée du quai Branly - Jacques Chirac

© Société des Amis du musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Léna Martin

À gauche : scanner 3D. À droite : reproduction des étamines et pistils d'un tournesol par impression 3D.

responsable de l'identification de l'essence du bois de l'œuvre. Ce n'est qu'après cette manipulation délicate que pourra être effectuée la datation en laboratoire. Le choix d'extraire de la matière constitue un enjeu très important dans la validité et l'appréciation de la datation mais également dans son rapport à la conservation et la préservation de l'œuvre analysée. C'est dans cette optique que Catherine Lavier choisit de n'extraire que quelques milligrammes de bois d'un point peu visible, qui ne dénature par l'esthétique de l'objet. Notons que la quantité de matière nécessaire à l'expertise a été nettement diminuée grâce à l'invention de l'accélérateur de particules.

Enfin, n'oublions pas que la datation d'une œuvre n'est pas un procédé anodin. Elle est le résultat d'une véritable collaboration, d'un dialogue entre scientifiques aux compétences très différentes et complémentaires.

*Léna Martin,  
sous la direction de Christophe Moulherat*

### QUID DES NOUVELLES TECHNOLOGIES ?

En moins d'une décennie, le développement des nouvelles technologies d'analyse et d'imagerie a considérablement modifié notre approche vis-à-vis des objets patrimoniaux.

Encore inimaginables il y a peu, ces nouveaux outils ouvrent sur « l'inaccessible » en multipliant les échelles d'observation pour collecter les données, en surface comme en profondeur. Il est désormais possible de voir en transparence un objet constitué de matériaux organiques ou inorganiques à l'aide de scanners à rayons X, d'IRM et d'échographes à ultrasons qui convertissent les signaux (X, MR, US) en données numériques exploitables sur ordinateur.

Ces données numériques issues de l'examen sont ensuite transférées sur un serveur localisé au musée du quai Branly - Jacques Chirac. Leur visualisation en 3D est alors possible sur un simple ordinateur ou en réseau *via* un site Internet. Ces images offrent la possibilité de mener une analyse fine des densités de matériaux pour faire

apparaître ou disparaître certains éléments afin de donner accès à des parties normalement cachées, ou à les associer à un dégradé de couleur et de transparence pour rendre l'image plus lisible. Le bouleversement le plus important vient de la possibilité de manipuler l'objet à distance, de le démonter, de l'examiner et de l'analyser sans contact ni intrusion physique. L'acte de fouille pensé à l'origine comme irréversible et non reproductible devient, comme l'analyse, non destructif et reproductible car virtuel.

Parmi les plus emblématiques, l'imagerie numérique 3D permet de pénétrer l'œuvre dans ses moindres détails. Elle ouvre des champs de recherche nouveaux qui transforment les métiers de l'archéologue, de l'anthropologue, de l'historien de l'art ou du restaurateur.

Parmi les applications en cours de développement au musée du quai Branly - Jacques Chirac, notons l'examen xylologique virtuel ainsi que certaines techniques de datation sans prélèvement ou de restitution des procédés de fabrication (gestes, outils). Pour cela, nous testons à l'aide de tomographes industriels la résolution la plus adaptée pour arriver à déterminer les différentes essences des bois et pour compter et mesurer les cernes qui les composent. Ce projet se fait en partenariat avec Catherine Lavier spécialiste en archéodendrométrie, d'un laboratoire CNRS-Université Pierre et Marie Curie. Plusieurs essences de bois choisis en fonction de leur origine et de leur densité sont ainsi passés au tomographe.

Parallèlement, nous effectuons des tests de carottages virtuels qui seront dans un second temps imprimés en 3D afin de procéder à des traitements pour des datations par dendrochronologie. Cette méthode scientifique permet en particulier d'obtenir des datations de pièces de bois à l'année près en comptant et en analysant la morphologie des anneaux de croissance (ou cernes) des arbres.

*Christophe Moulherat,  
Chargé d'analyse des collections au musée*

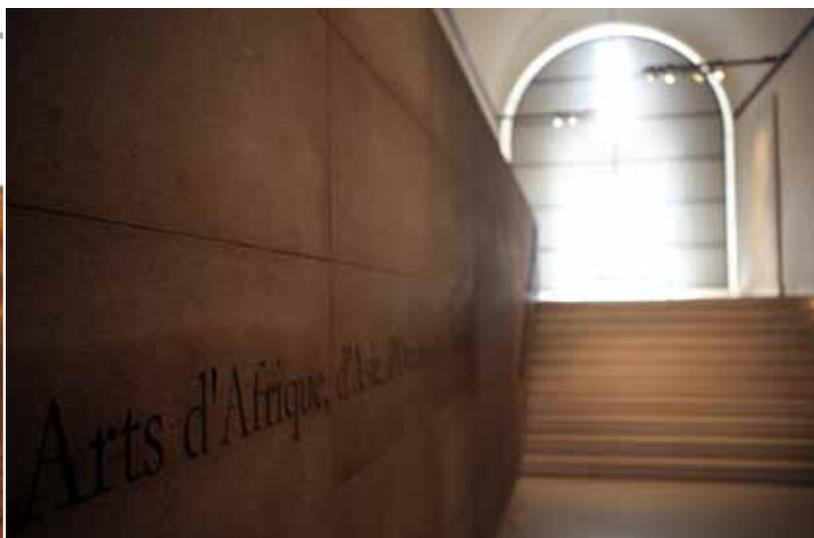
# ★ Le Pavillon des Sessions du musée du Louvre

**Inauguré en 2000, marquant l'entrée des arts dits « premiers » dans le plus grand musée du monde, le Pavillon des Sessions réunit une centaine de chefs-d'œuvres. Nous avons rencontré Aurélien Gaborit, responsable scientifique du Pavillon des Sessions. L'occasion de revenir sur le parcours et les actualités de ce magnifique espace.**

**Depuis combien de temps êtes-vous responsable du Pavillon des Sessions et en quoi consiste plus précisément cette mission ?**

Le Pavillon des Sessions est une carte de visite du musée du quai Branly - Jacques Chirac au musée du Louvre. Je suis responsable scientifique du Pavillon des Sessions depuis octobre 2010. Cette mission de responsable scientifique s'attache davantage aux objets qu'à la maintenance des espaces. La majorité des pièces étant en bois, je réalise des visites hebdomadaires afin de vérifier que les objets ne sont pas infestés ou attaqués par des insectes xylophages. Je dois également veiller au remplacement des pièces lorsqu'elles sont prêtées pour des expositions. Entre 2000 et 2006, c'est-à-dire jusqu'à l'ouverture du musée

du quai Branly - Jacques Chirac, le Pavillon des Sessions étaient le seul lieu où il était possible de voir des pièces des arts extra-européens provenant des collections nationales et, par conséquent, il n'y avait pas, à l'époque, de prêts d'objets. Après l'ouverture du musée, il a été possible pour d'autres institutions de demander des prêts d'objets présentés au Pavillon des Sessions. Ce sont d'ailleurs des pièces qui sont très sollicitées, de un ou deux prêts par an au début, nous sommes actuellement à une dizaine de prêts par an. Comme le Pavillon des Sessions ne présente qu'une centaine de pièces environ, il est absolument impossible de laisser une seule vitrine vide. Enfin, ma mission consiste également à documenter les objets qui sont exposés mais aussi à répondre aux questions des chercheurs qui souhaitent des informations sur ces œuvres.



© Société des Amis du musée du quai Branly-Jacques Chirac, photo Sylvie Crochetto

© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Arnaud Baumann

À droite : Aurélien Gaborit. À gauche : entrée du Pavillon des Sessions au musée du Louvre.



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Cyril Zammetacci

Collection Afrique au Pavillon des Sessions au musée du Louvre.

**Depuis l'inauguration du Pavillon des Sessions en avril 2000, y a-t-il eu des changements ?**

Depuis plus de quinze ans maintenant, la muséographie du Pavillon des Sessions est assez stable mais avec néanmoins des changements qui ne sont pas particulièrement visibles car seuls quelques objets ont été remplacés. Les œuvres présentées sont issues des anciennes collections du musée de l'Homme et du musée national des arts d'Afrique et d'Océanie auxquelles ont été ajoutés des prêts ou des dépôts de certaines collections nationales ou internationales et des achats réalisés pour le Pavillon.

En 2000 par exemple, le parcours débutait avec une pièce de l'Égypte ancienne, une statuette d'homme barbu en schiste du IV<sup>ème</sup> millénaire avant notre ère. Elle faisait alors parfaitement le lien avec les collections égyptiennes du musée du Louvre. Celle-ci a été ensuite remplacée par une œuvre en provenance du département des Antiquités

égyptiennes. Depuis il y a eu encore un changement. En effet, le parcours est inauguré actuellement par l'olifant en ivoire sapi-portugais de Guinée. Cette œuvre permet elle aussi d'établir un lien avec les collections du musée du Louvre car il s'agit d'un objet qui a appartenu aux anciennes collections royales. Donc pour certaines pièces, c'est un retour au musée du Louvre car on pouvait déjà admirer ici-même, sous le règne de Charles X, des pièces « exotiques ». Les autres prêts à long terme qui ont été rendus concernent Taïwan, la Palestine, la Colombie et le Pakistan mais aussi le musée d'Aquitaine de Bordeaux ou le musée de l'École de médecine de Rochefort, le musée Calvet ou encore le musée Picasso. Parmi les prêts récents, nous avons eu le retour d'un objet de l'Institut national d'anthropologie et d'histoire de Mexico. Il s'agit d'une statue olmèque en serpentine qui était déjà présente lors de l'inauguration en 2000. En effet, elle avait été prêtée pour une durée de trois ans à l'époque et elle est à nouveau dans une vitrine au Pavillon des Sessions depuis 2015.



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Hughes Dubois



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Arnaud Baumann

À gauche : olifant en ivoire, sapi-portugais, Guinée (n° 71.1933.6.4). À droite : le Pavillon des Sessions au musée du Louvre.



© Société des Amis du musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Sylvie Crochetto

Campagne photographique par Claude Germain au Pavillon des Sessions au musée du Louvre.

**À l'occasion des prochaines expositions « Picasso primitif » et « Les forêts natales, Arts de l'Afrique équatoriale », des objets vont-ils quitter le Pavillon des Sessions ? de plus, des objets seront-ils prêtés pour l'ouverture du Louvre Abu Dhabi ?**

Pour l'exposition « Les forêts natales, Arts de l'Afrique équatoriale » dont le commissaire est Yves Le Fur, toutes les pièces du Gabon quitteront le Louvre. Celles-ci représentent presque 10% de la totalité des pièces du Pavillon des Sessions donc des recherches sont en cours pour leur remplacement dans les vitrines. À cette occasion et dans le but de préparer le catalogue de cette exposition, nous avons réalisé une campagne photographique sur certaines pièces du Gabon. Pour cela, le photographe Claude Germain qui est un spécialiste des prises de vue d'objets d'art et Almudena Hitier qui est chargée de production photographique au

musée sont venus plusieurs demi-journées au Pavillon des Sessions.

Il existe différents types de campagnes photographiques : le constat d'état au moment où un objet quitte une vitrine, on réalise également des prises de vue des espaces afin de garder en mémoire la disposition des pièces mais aussi en préparation d'un catalogue, ou avant de réaliser des analyses scientifiques ou enfin lorsqu'un artiste souhaite travailler sur un objet en particulier. Ce fut le cas pour Jeff Koons. Dans une sorte de collage pictural, pour décomposer ce que Picasso avait réalisé, il a utilisé, entre autres, la statue uli de Nouvelle-Irlande. Cette œuvre de Jeff Koons était présentée dans l'exposition « Picasso.mania » au Grand Palais. Pour l'exposition « Picasso primitif » la statue de Gou quittera le Pavillon des Sessions. Enfin, la politique des musées de France est de prêter des objets pour le futur musée du Louvre Abu Dhabi donc nous allons



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Hughes Dubois

© Jeff Koons

À gauche : sculpture cérémonielle uli, bois et pigments, début XIX<sup>e</sup> siècle. À droite : Jeff Koons, Antiquity (Uli), huile sur toile, 2011, 259.1 x 350.5 cm.



Espace multimédia du Pavillon des Sessions au musée du Louvre.

prêter des pièces du musée du quai Branly - Jacques Chirac ainsi qu'une pièce du Pavillon des Sessions. Il s'agit d'un masque de Teotihuacan au Mexique qui était dans la collection d'André Breton. Pour l'exposition inaugurale « D'un Louvre à l'Autre » nous prêterons également la statuette masculine moai kavakava qui est liée à l'histoire du musée du Louvre puisque cette pièce était présentée dans les années 1840 au musée Dauphin.

#### Quelles sont les actualités du Pavillon des Sessions ?

Parmi les actualités du Pavillon des Sessions, le chantier de l'éclairage qui a commencé en octobre 2016 est à présent terminé. En 2017, nous travaillons sur la refonte des multimédias qui depuis leur réalisation, pour l'ouverture du Pavillon en 2000, n'ont pas été changés. En revanche, comme nous l'avons déjà évoqué il y a eu des changements dans les vitrines. Il nous faut donc repenser les multimédias qui sont proposés aux

#### Le Musée Dauphin

La reconnaissance par le regard occidental des qualités esthétiques des sculptures et objets des autres continents est un enjeu du début du xx<sup>e</sup> siècle. Mais auparavant, un projet réalisé sous Charles X au musée du Louvre marque une étape importante : la création du Musée Dauphin. Musée dans le musée, c'est l'ancêtre du musée de la Marine qui comprend l'embryon d'un musée ethnographique puisqu'il regroupe de nombreuses pièces provenant des « peuples sauvages », en majorité des terres américaines et océaniques. Il ne s'agit à l'époque que de mettre sur le même plan les sculptures et objets d'art européens du Louvre et les « idoles » et autres objets rapportées par les expéditions de Bougainville, de Cook ou de La Pérouse. Cet épisode de la vie de l'institution muséale française a longtemps été oublié, éclipsé par l'ouverture du musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye (musée des antiquités celtiques et gallo-romaines en 1862) et du musée d'ethnographie du Trocadéro (en 1878) qui marquent davantage la mémoire collective.



À droite : statuette zoomorphe magique (n° 71.1892.70.4). À gauche : Pavillon des Sessions au musée du Louvre.



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Cyril Zannettacci

À gauche : sculpture taïno (n°71.1893.60.1). À droite : pendentif anthropomorphe (n°70.2003.14.1).

visiteurs d'autant plus que le Pavillon de l'Horloge du Louvre qui a été inauguré en juillet 2016 dispose d'un équipement multimédia extrêmement récent et donc plus performant.

#### Le regard de Jacques Kerchache et la muséographie de Jean-Michel Wilmotte n'ont pas, semble-t-il, pris une ride ?

Effectivement, la grande neutralité et le côté extrêmement épuré de la muséographie de Jean-Michel Wilmotte servent les objets et leur mise en valeur au Pavillon des Sessions. Cette présentation qui a été inaugurée il y a déjà dix-sept ans, en avril 2000, n'a effectivement pas pris une ride et pourrait avoir été faite il y a deux ans seulement. Au départ, on reprochait à cet espace de présenter les objets hors contexte à l'image des expositions qui sont réalisées dans les galeries. Il est intéressant de noter que cette présentation correspond à celle des autres pièces du musée du Louvre ce qui est significatif car il s'agissait à

l'époque de positionner l'art de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Asie et de l'Océanie au même niveau que les autres pièces des collections du musée du Louvre. Le choix réalisé par Jean-Michel Wilmotte et Jacques Kerchache était de mettre en valeur les pièces. Les salles sont claires, chaque œuvre bénéficie d'un espace conséquent et les vitrines permettent de faire le tour des objets afin que leur dimension sculpturale soit parfaitement perceptible. Dans les espaces réaménagés des anciennes écuries du Louvre, Jacques Kerchache avait pris un très grand soin dans la disposition des objets. Le parcours du Pavillon des Sessions se fait par continent, ensuite par pays et enfin par population. Ce parcours sera d'ailleurs repris ensuite pour la présentation des collections permanentes au musée du quai Branly - Jacques Chirac. Au Pavillon des Sessions, Jacques Kerchache souhaitait également mettre ces différents témoignages artistiques en perspective les uns par rapport aux autres afin de créer des résonances entre les pièces mais aussi entre les civilisations qui sont représentées.



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Arnaud Baumann

© collection MRAC Tervuren; photo J. Van de Vyver et J.-M. Vandijck, MRAC Tervuren

À gauche : reliquaire korwar (n° 76.1934.87.3). À droite : tête monumentale (*moai*) de l'île de Pâques (n° 71.1935.61.1).



Statuette féminine actuellement visible au musée du quai Branly - Jacques Chirac (n° 70.1998.3.1).

**Comment est réalisé le choix de présenter une œuvre au Pavillon des Sessions plutôt qu'au musée du quai Branly ?**

Le Pavillon des Sessions compte environ une centaine d'objets. Les œuvres sélectionnées par Jacques Kerchache pour cet espace se devaient d'être exceptionnelles. Elles ont pour mission de subjuguer le visiteur, ce ne sont pas des pièces discrètes et elles ne peuvent pas arriver timidement dans les vitrines. La sélection se fait donc sur des critères plastiques de très grande qualité mais également sur des critères historiques. Ainsi certaines œuvres présentées ont été collectées au XVIII<sup>e</sup> siècle ou avant. Elles proviennent d'anciennes collections royales devenues par la suite collections nationales. Certaines œuvres sont le témoignage de cultures aujourd'hui disparues comme par exemple la pierre à trois pointes, ou trigonolithe, trouvée dans une grotte de la Dominique par le Père Vergne au XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'un témoignage très important de l'art de la sculpture des Taïnos. Parmi les œuvres remarquables, je peux également évoquer la très belle sculpture luba du « maître des coiffures en cascade ». Nous ne connaissons pas le nom de cet artiste qui

a réalisé environ une quinzaine de pièces. Cet appui-nuque du Congo est un insigne de prestige et une œuvre d'art d'une grande qualité formelle. Sa place est donc évidemment au Pavillon des Sessions. Les chefs-d'œuvre du Pavillon des Sessions ont une mission, ils se doivent de démontrer que des artistes ont existé sur d'autres continents et que la notion de beauté peut s'exprimer de manières différentes en fonction des cultures et des civilisations.

**Si les chefs-œuvres sont au Pavillon des Sessions cela sous-entend-il que les pièces de moindre valeur esthétique sont au musée du quai Branly ?**

Les pièces présentées au Pavillon des Sessions sont en effet des œuvres de très haute qualité plastique et historique comme nous venons de l'évoquer. Cela n'empêche aucunement les collections du musée du quai Branly - Jacques Chirac de présenter d'autres pièces maîtresses au sein de ses collections comme par exemple l'exceptionnelle statue mumuye qui est un don d'Anne Kerchache. Cette grande figure oraculaire et guérisseuse aux bras immenses est une



À gauche : statue mumuye visible dans l'exposition « Picasso Primitif » (n° 70.2005.21.3). À droite : appui-tête luba (n° 70.1999.9.1).



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Hughes Dubois

© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Cyril Ziammetacci

À gauche et à droite : tambour de bois (n° 71.1896.28.72)

merveille d'élégance dans la combinaison de ses volumes simples et anguleux. Enfin la « chupi » c'est-à-dire la statuette chupicuaro du Mexique qui est l'emblème du musée a, après son passage dans l'exposition « Jacques Chirac ou la dialogue des cultures », rejoint les collections permanentes du musée du quai Branly - Jacques Chirac. Enfin, le parcours proposé au sein du plateau des collections est bien évidemment différent de celui du Pavillon des Sessions. Au musée du quai Branly il s'agit de construire pour chaque visiteur une échelle de valeurs plastiques en regroupant au sein des collections des témoignages ethnographiques mais également des pièces remarquables.

### Quelle est votre pièce préférée au Pavillon des Sessions ?

De nombreuses pièces sont fascinantes et à chaque fois que je parcours cet espace je redécouvre certains objets. Par exemple, lors d'une présentation au musée du Louvre de l'oliphant en ivoire de Sierra Leone, nous avons pu l'observer de très près grâce à une caméra et j'ai pu ainsi découvrir des détails que je ne connaissais pas. Je reconnais avoir un

attachement particulier pour cet objet mais également pour le tambour à fente yangéré qui représente un buffle. Il figurait dans l'exposition « Chefs-d'œuvre du musée de l'Homme » en 1965. Il s'agit d'une pièce monoxyle sculptée dans un tronc qui a été évidé par la fente. Ses lignes sont stylisées et épurées de manière remarquable. Il pourrait d'ailleurs venir d'un autre continent que l'Afrique. Ce genre de confusion fut le cas pour une autre de mes pièces préférées, la cuiller zouloue. Lors de l'enregistrement de cette pièce dans l'inventaire du musée de l'Homme, on lui attribua une origine océanienne. Son origine africaine fut reconnue en 1984 pour l'exposition « African Masterpieces from the Musée de l'Homme » de New York. Cet objet de la vie quotidienne prend une véritable dimension sculpturale par la ligne gracieuse des formes féminines qui sont représentées. Dans le domaine précolombien, je reconnais volontiers ma fascination pour le serpent à plumes du Mexique. Dans cette sculpture se mélangent des éléments réalistes comme par exemple la figure du serpent à sonnettes et des caractères stylisés.

*Propos recueillis par Léna Martin*



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Hughes Dubois

© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Arnaud Baumann

À gauche : serpent Quetzalcoatl (n° 71.1887.155.1). À droite : sculpture de Teotihuacán.

# ★ Noëlle Counord, entre photographie et diplomatie



Chaque année, le Cercle Lévi-Strauss s'engage auprès du département de la Recherche et de l'Enseignement en finançant une bourse d'étude et de documentation. En 2016, les membres du Cercle ont choisi de financer les travaux de Noëlle Counord : *Entre photographie et diplomatie, les expéditions de Philip Henry Egerton et de Samuel Bourne dans l'ouest himalayen*. L'occasion de découvrir une importante collection de photographies du musée.

La région ouest-himalayenne est composée d'un ensemble de vallées au sein desquelles se sont établis, au fil de différentes vagues de migration, des ensembles distincts de population. Les territoires majeurs, centrés autour de petites royautes ou principautés, se sont recomposés suite à de possibles annexions. Ce projet se concentre sur la période suivant la proclamation de l'Empire Britannique des Indes, au début des années 1860. Les modalités d'administration du territoire sont alors marquées par la politique coloniale. Si les administrateurs britanniques ne gouvernent pas directement dans les régions plus reculées, ils établissent des traités avec les dirigeants locaux. L'ouest himalayen revêt ainsi certains intérêts et fascination photographique dont témoignent notamment les expéditions ici présentées.

Philip Henry Egerton est en poste en tant que *Deputy Commissioner* dans le district de Kangra lorsqu'il décide de se rendre dans la vallée du Spiti, en direction de ce qu'il dénomme comme le Tibet chinois. Accompagné de guides et de porteurs, il a l'intention d'explorer cette vallée de haute altitude. Les montagnes sont désertiques et la

population de faible densité est d'origine tibétaine ; elles sont gouvernées par les représentants du royaume ladakhi, appelés les Nonos. Egerton rend compte de son expédition en notant dans un carnet les directions suivies, les cols franchis et les intempéries subies mais aussi l'ensemble de ses intentions et de ses observations, et ajoute une collection de photographies. Son attention se porte sur les modalités d'organisation politique et religieuse d'administration et d'organisation du territoire fondées sur l'héritage nobiliaire. Il photographie les vallées, les villages, ses habitants ou dirigeants mais aussi certains grands monastères, tel celui de Kee ou Dhunkur, qui maillent le territoire. Un intérêt pour les échanges économiques l'amène aussi à s'enquérir de la situation au Ladakh et au Tibet mais aussi dans les vallées adjacentes de Kulu et du Lahaul.

Egalement d'origine britannique, Samuel Bourne ouvre en 1863 un premier studio de photographies dans le mall de Shimla - une station climatique dans l'ouest himalayen alors capitale d'été du Raj Britannique. Bourne passe au total sept années en Inde pendant lesquelles il



© Philip Henry Egerton (1863), musée du quai Branly - Jacques Chirac



© Samuel Bourne (1864), musée du quai Branly - Jacques Chirac

À gauche : upper Spiti Valley. À droite : la vallée du Sind près de Baltal.



© Philip Henry Egerton (1863), musée du quai Branly - Jacques Chirac



© Philip Henry Egerton (1863), musée du quai Branly - Jacques Chirac

À gauche : the Nono, Wife and Daughter. À droite : Kee Monastery.

entrepris trois expéditions successives en Himalaya muni de sa lourde chambre photographique ainsi que de plaques en collodion. Son associé, Charles Shepherd, s'occupe du tirage et de la distribution commerciale.

La plus longue de ses expéditions dure près de neuf mois et le mène vers la vallée du Cachemire où cohabitent des populations hindoue et musulmane. Le contexte historique qu'il rencontre a été précédé par les règnes successifs du Sultanat, des Afghans, des Sikhs et des Dogra au cours desquels se redéfinissent le rapport des classes régnautes, bureaucratiques et paysannes. Bourne porte un regard particulier sur l'héritage architectural avec des prises de vue de monuments datant de la période moghole, de grands bâtiments civils, des temples ou des bâtisses locales ; il s'intéresse aussi aux paysages ouverts tels ceux des vallées composant la chaîne du Pir Panjal ou des allées, des lacs et des jardins caractéristiques du Cachemire. Des portraits donnent également à voir différents groupes ou classes d'individus, pour certains vêtus de leurs plus beaux appareils.

Le projet présenté ici est réalisé dans le cadre de la bourse de documentation des collections et financé par le Cercle Lévi Strauss. J'étudie les deux ouvrages photographiques conservés au musée du quai Branly - Jacques Chirac : *Journal of a Tour through Spiti to the Frontier of Chinese Thibet* de Philip Henry Egerton (1863) et *d'Indes et Himalayas*

comprenant un ensemble de photographies de Samuel Bourne et édité par Isabelle Massieu (1894-95). En premier lieu, sont analysés le contexte de leur élaboration, leur contenu photographique, leur portée et leur diffusion. Ceci amène ensuite à comprendre de manière réflexive le lien qui s'établit entre photographie et diplomatie et permet de s'interroger sur ces enjeux dans le contexte général de l'histoire du sous-continent indien à la période britannique, notamment dans le contexte plus spécifique de l'ouest himalayen situé à la convergence de plusieurs frontières territoriales, tels que le Spiti et le Cachemire.

Sur le terrain, la recherche est menée en plusieurs étapes. Un premier travail a été réalisé à partir des ouvrages conservés au cabinet des Fonds Précieux du musée. Un séjour d'étude d'une semaine à l'Université de Cambridge a ensuite permis de consulter les articles écrits par Samuel Bourne à propos de ses différentes expéditions et alors publiés dans le *British Journal of Photography*. Enfin et dans le Nord de l'Inde, le travail de documentation va être approfondi grâce à l'aide de l'Indian National Trust for Arts and Cultural Heritage et lors d'un séjour à l'Indian Institute of Advanced Studies à Simla.

**Noëlle Counord,**  
doctrante en anthropologie à l'E.H.E.S.S.  
en cotutelle avec l'Université Laval, Québec



© Samuel Bourne (1864), musée du quai Branly - Jacques Chirac



© Samuel Bourne (1864), musée du quai Branly - Jacques Chirac

À gauche : mosquée de Shah-Hamad au milieu de la « cité » à Srinagar. À droite : femmes cachemiriennes Hindoues.



LES AMIS DU MUSÉE DU QUAI BRANLY - JACQUES CHIRAC

En wolof, langue parlée au Sénégal, en Gambie et en Mauritanie, le terme *jokkoo* désigne le fait de se mettre en contact, et évoque l'idée de relier une chose à une autre.

# jokkoo

#29 ★ hors-série spécial Cameroun ★

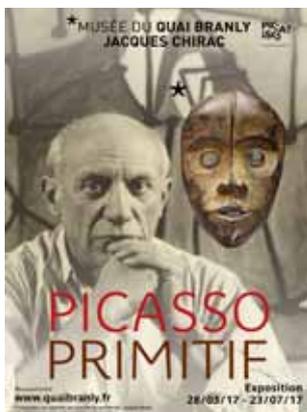
En février les Amis se sont rendus au Cameroun pour un voyage passionnant et riches en émotions. Dans quelques semaines, vous découvrirez dans un hors-série spécial Cameroun, vous marcherez dans les pas des Amis sur la route des chefferies.



# ★ L'agenda avril à juin 2017

## Avril

- Jeudi 20 à 19h  
Visite « Hommage à Barbier-Mueller : collection Insulinde ».
- Jeudi 27 à 18h30  
Art contemporain du Bénin, à la Galerie Vallois (sous réserve).



- Jeudi 11 à 19h  
Visite de l'exposition « Picasso Primitif ».



- Jeudi 18 à 19h  
Visite de l'exposition « Picasso Primitif ».



- Vendredi 19 à 10h  
Visite de l'exposition « Trésors de l'Islam en Afrique, de Tombouctou à Zanzibar » à l'Institut du Monde Arabe.

## Juin

- Jeudi 1<sup>er</sup> à 19h  
Présentation en Salon de lecture Jacques Kerchache « Hommage à Barbier-Mueller : collection Nagaland ».



- Mercredi 14 à 11h  
Visite du jardin d'Agronomie tropicale.
- Jeudi 22 à 19h  
Visite de l'exposition « La pierre sacrée des Maoris ».



## Vernissages

- Lundi 22 mai  
« La pierre sacrée des Maoris ».

## Voyage

- Du 21 et 25 juin,  
Escapade au Portugal, de Lisbonne à Porto.



- Du 15 au 26 novembre,  
Voyage au Vietnam, au cœur des ethnies du Nord.

## Nouveautés !



# ★ Ils nous soutiennent

## Conseil d'administration de la société des Amis du musée

### • Membres d'honneur

Jacques Chirac  
Abdou Diouf

### • Président fondateur

Louis Schweitzer

### • Président

Lionel Zinsou

### • Vice-Présidents

Jean-Louis Paudrat  
Bruno Roger

### • Secrétaire général

Philippe Pontet

### • Secrétaire générale adjointe

Françoise de Panafieu

### • Trésorier

Patrick Careil

### • Administrateurs

Monique Barbier-Mueller  
Bénédicte Boissonnas  
Claude Chirac  
Yves-Bernard Debie  
Antoine Frérot  
Caroline Jollès  
David Lebard  
Hélène Leloup  
Daniel Marchesseau  
Pierre Moos  
Nathalie Obadia  
Guy Porré  
Jean-Claude Weill  
Antoine Zacharias

## Les grands bienfaiteurs

Yves-Bernard Debie  
David Lebard  
La Société des Amateurs  
de l'Art Africain  
Antoine Zacharias

## Les bienfaiteurs

Alexandre et Maria Bosoni  
Patrick Caput  
Benjamin Changues  
Yves-Bernard Debie  
Anna Diagne  
Ly Dumas  
Antoine Frérot  
Cécile Friedmann  
Emmanuelle Henry  
Marc Henry  
Georges et Caroline Jollès  
Marc Ladreit de Lacharrière  
David et Lina Lebard  
Hélène et Philippe Leloup  
Daniel Marchesseau  
Jean-Claude Margailan et  
Christophe Debout  
Pierre Moos et  
Samantha Sellem  
Jean-Paul Morin  
Françoise de Panafieu  
Philippe et Catherine Pontet  
Guy Porré et  
Nathalie Chaboche  
Barbara Propper  
François de Ricqlès  
Bruno Roger  
Louis et Agnès Schweitzer  
Dominique Thomassin  
Christian et Corinne Vasse  
Serge Weinberg  
David et Michèle Wizenberg  
Lionel et Marie-  
Christine Zinsou

## Les personnes morales

### • Membres soutiens

Groupe Elior  
Fimalac  
Financière Immobilière  
Kléber  
Gaya  
IDRH  
Pharmacie de la Tour Eiffel

### • Membres associés

L'Oréal  
Saint-Gobain

## Les professionnels du monde de l'art

Artcurial, Briest, Poulain, Tajan  
Arts d'Australie  
Christie's  
Entwistle Gallery  
Galerie Afrique  
Galerie Alain Bovis  
Galerie Dandrieu-Giovagnoni  
Galerie Didier Claes  
Galerie Bernard Dulon  
Galerie Yann Ferrandin  
Galerie Flak  
Galerie Furstenberg  
Galerie Bernard de Grunne  
Galerie Daniel Hourdé  
Galerie Ivana Dimitrie  
Galerie Louise Leiris  
Galerie Patrick et  
Ondine Mestdagh  
Galerie Meyer  
Galerie Monbrison  
Galerie Nathalie Obadia  
Galerie Ratton  
Galerie Lucas Ratton  
L'Impasse Saint-Jacques  
Galerie Serge Schoffel  
Sotheby's  
Voyageurs et Curieux

## Le Cercle Lévi-Strauss

Alain Bovis  
Patrick Caput  
Jean-Claude Dubost  
Danièle Enoch-Maillard  
Antoine Frérot  
Antoine de Galbert  
Emmanuelle Henry  
Marc Henry  
Stéphane Jacob  
Georges Jollès  
Marc Ladreit de Lacharrière  
Anthony Meyer  
Jean-Luc Placet  
Philippe Pontet  
Hina Robinson  
Bruno Roger  
Brigitte Saby  
Jean-François Schmitt  
Louis Schweitzer  
Jean-Pierre Vignaud  
Jean-Claude Weill  
Lionel Zinsou

## Le Cercle pour la Photographie

André Agid  
Martine Amiot-Guigaz  
Yves-Bernard Debie  
Dominique Dessalle  
Frédéric Dumas  
David Lebard  
Anne Liva  
Christian Maillard  
Yves Manet  
Anthony Meyer  
Françoise de Panafieu  
Emmanuel Pierrat  
Jocelyne Rocourt  
Marie-Cécile Zinsou  
Lionel Zinsou

## Ainsi que tous les Amis et Donateurs de la société des Amis

jokkoo ★ #28 ★ avril - juin 2017

Responsable de la publication : Julie Arnoux – Coordination éditoriale : Léna Martin

Conception graphique : Frédéric Hallier – Réalisation graphique : Léna Martin

Société des Amis du musée du quai Branly - Jacques Chirac – 222, rue de l'Université – 75343 Paris cedex 7

Téléphone : 01 56 61 53 80 – Télécopie : 01 56 61 71 36 – Courriel : amisdumusee@quaibrantly.fr – Site : www.amisquaibrantly.fr

Ont contribué à ce numéro :

- Daria Cevoli, responsable des collections Asie ;
- Aurélien Gaborit, responsable des collections Afrique ;
- Hélène Joubert, responsable de l'Unité patrimoniale Afrique ;
- Catherine Lavier, Ingénieur de Recherche au CNRS ;
- Christophe Moulherat, chargé d'analyse des collections au musée ;
- Constance de Monbrison, responsable des collections Insulinde ;
- Léna Martin, stagiaire auprès de la Déléguée générale de la société des Amis du musée du quai Branly - Jacques Chirac.